

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 8

Artikel: A la Vallée de Joux
Autor: Chuard, J.-P.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227778>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A la Vallée de Joux

par J. - P. Chuard

Au XVIII^e siècle, la Vallée de Joux sort de son isolement. Ses routes s'ouvrent, la relie au reste du Pays de Vaud. Des voyageurs, dont Goethe, découvrent cette région perdue et la révèlent, par leurs récits, au public.

Il en existe plusieurs, de ces récits de voyage. Le plus pittoresque peut-être est celui de Henri Venel, fils d'un docteur renommé d'Orbe. Henri Venel n'a que quatorze ans lorsque, avec des amis, il monte à la Vallée de Joux et raconte ses pérégrinations. « Le motif qui me met la main à la plume, dit-il, n'est pas la puérile vanité d'être auteur, mais le pressant besoin qu'a mon âme de donner effort aux vives impressions qu'elle a reçues dans les divers endroits qui m'ont frappé. »

Les habitants de la Vallée, leurs travaux, leurs coutumes et leurs caractères retiennent toute l'attention des voyageurs. A côté de notations précises sur le genre de vie des Combiens, la plupart des narrateurs se laissent entraîner, presque inévitablement, par des considérations sur les femmes — de Vaulion par exemple — dont les « solides attrait » charment le jeune Venel. Il admire, près d'une fontaine, « de beaux bras blancs et bien nourris qu'elles ne cachent pas honteusement sous des amadis ». Par contre, de l'Abbaye au Chenit, Venel se plaint de n'avoir vu que « des vieilles femmes d'une laideur si horrible que nous en tirâmes des conséquences peu flatteuses pour le beau sexe de ce pays ».

Goethe et d'autres vantent le zèle et l'activité des Combiens, que Ruchat estimaient plus robustes que les habitants des Alpes. Si les Combiens jouissent d'une certaine aisance, ils ne le doivent qu'à leur travail. Le sol est pauvre et l'exploitation

agricole est essentiellement fourragère, c'est-à-dire liée à l'élevage du bétail et à l'industrie laitière. « Les nombreux troupeaux de vaches font retentir l'air du son de leurs clochettes. »

Cependant, comme le note Venel, « la nécessité est la mère de l'industrie ». Pour suppléer à leurs maigres ressources, les Combiens ont développé la petite industrie, l'industrie à domicile. C'est vers 1740 qu'Olivier Meylan alla à Roche apprendre le métier d'horloger. Rentré dans sa commune du Chenit, il parvint, au prix de très nombreuses difficultés, à introduire l'horlogerie à la Vallée de Joux. Cette nouvelle activité permit aux Combiens de sortir de « la plus affreuse misère » comme le prétendait J.-J. Cart. D'autre part, les femmes de la Vallée étaient pour la plupart « faiseuses de dentelles ».

Ces diverses activités témoignent de l'extrême facilité qu'ont les Combiens à s'instruire, de la finesse et de la subtilité de leur esprit. Le doyen Bridel raconte, dans une notice sur la naissance et les progrès des sciences dans le Pays de Vaud, que son ancêtre, le pasteur Philippe Bridel (1680-1771) trouva « dans cette froide contrée qu'on regardait alors comme la Sibérie du Pays de Vaud, une peuplade pleine de talents naturels, mais de la plus crasse ignorance. Son premier soin dut être de s'occuper de l'instruction élémentaire presque abandonnée à quelques femmes qui allaient de maison en maison montrer l'alphabet ». Le bon pasteur se

proposa aussi « d'établir des arbres fruitiers ; mais quelques pommiers rabougris dont les aigres fruits ne parvenaient jamais à maturité, quelques cerisiers, dont les cerises rougissaient à peine au commencement de septembre, lui prouvèrent que l'âpreté de ce climat ne convenait guère mieux aux vergers qu'aux vignes ». Le pasteur Bridel fut plus heureux sous deux autres rapports. Il introduisit la culture de la pomme de terre. Il fut également le premier, à la Vallée, à s'occuper d'apiculture. « Souvent dans la belle saison, il rassemblait le dimanche soir, devant les ruches de son jardin, quelques pères de famille auxquels il expliquait la science apicole, bientôt, à son exemple, il s'éleva d'autres ruchers, dont l'excellent miel était envoyé dans les pharmacies de Lyon.

Les sobriquets, à la Vallée, sont absolument indispensables. Les noms de baptême sont insuffisants pour distinguer tous les

individus. Un nommé Vinet Rochat, raconte-t-on, vint s'établir avec ses trois fils dans la Vallée du lac de Joux. Cette famille s'étendit à tel point qu'elle composa, au XVIII^e siècle, une compagnie dont tous les hommes, officiers et soldats, portaient le même nom !

La population de la Vallée de Joux est jugée, par les auteurs dont nous nous sommes inspirés, de bonnes mœurs. Les distractions sont simples. Le chant est la « passion » des gens du pays. Ils s'appliquent aussi bien à la musique sacrée qu'à la musique profane. « On est tout étonné, note, en 1786, un voyageur, en entrant chez un lapidaire ou un horloger, d'entendre entonner un psaume. »

Tels étaient, sommairement présentés, les Combiens du XVIII^e siècle, « cette peuplade spirituelle, adroite et frugale » qui se distinguait, selon le Doyen Bridel, par la douceur, la politesse et l'hospitalité.

De l'authentique humour de chez nous...

La scène se passait entre 1914 et 1918. Le fusilier Bolomey, type classique du vigneron vaudois, madré, calme, spirituel dans son gros bon sens, et qui suivait au plus près de sa conscience l'adage de son canton : « Poû le travail, qui ne peut ne peut, mais, poû le boire, on se force ! »

On voyait le général Wille de temps en temps autour des fortifications de Morat. A part un pompon doré sur son képi, rien ne le différenciait d'un colonel de modèle courant. Bolomey ne s'y habituaît pas.

Un jour, le général surgit à l'improviste et Bolomey, en s'annonçant, passe directement à l'attaque :

— Mon colo... mon général, fusilier Bolomey ! Vous devriez bien mettre un galon de plus qu'on vous reconnaisse !

Le général, se transformant en reporter, interviewe proprement Bolomey, l'interrogeant sur la nourriture :

— Pas mal, mon co... mon général, bouilli-bouillon, bouillon-bouilli, ça va !

Sur les cantonnements :

— Peuh ! on peut pas se plaindre, C'est moins bon que dans mon lit, mais on y rigole davantage !

Et, enfin, la question finale tombe, d'un robuste accent suisse-allemand :

— Et la solde ? Vous êtes content de la solde ?

Et la réponse arrive, nette :

— Mon Dieu, mon co... mon général, c'est ce qu'on appelle le point névralgique. Entre vous et moi, on a cinquante francs huitante par joû. Ça irait... seulement voilà, c'est mal partagé !

René Poulin.